

Séminaire de préparation – Mardi 7 janvier 2020
L'Éthique de la psychanalyse
Leçon VII Julien Maucade, Texte – Discutant Martine Lerude.

Julien Maucade – Le seul séminaire qu'il voulait lui-même écrire. Leçon VII, entre autres.
Le savoir inconscient.

Fiche de lecture de l'œuvre de J. Lacan : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* 1932.

Je pense que certains d'entre vous ne peuvent pas manquer de pousser un petit soupir d'aise :
« Enfin il va nous parler du fameux réel qui était jusqu'à présent resté dans l'ombre. »

En effet nous n'avons pas à nous étonner que le réel soit quelque chose qui soit à la limite de notre expérience. (*La relation d'objet et les structures freudiennes*], Leçon du 28 Novembre 1956 p.36.)

[*L'Éthique de la psychanalyse*] :

18 Novembre 1959 :

« Dans l'intervalle, nous avons donc eu un renversement complet, total de la perspective.

Pour Freud, de quoi va-t-il en quelque sorte s'agir ?

Tout ce qui va vers la réalité va en quelque sorte exiger je ne sais quel tempérament, baisse de ton, de ce qui est à proprement parler l'énergie du plaisir. Et ceci est quelque chose qui a une énorme importance. Ceci aussi peut vous sembler, vu que vous êtes hommes de votre temps, après tout, d'une certaine banalité.

Je veux dire que, comme je me le suis entendu rapporter, je dirai presque que ce que Lacan enseigne est tout simplement ceci : *le roi est tout nu*. Tout au moins est-ce dans ces termes que cela m'a été rapporté. Peut-être était-ce de moi qu'il s'agissait. Mais tenons-nous en à la meilleure hypothèse que c'est ce que j'enseigne. Bien sûr je l'enseigne d'une façon peut-être un peu plus humoristique que ne pense mon critique, dont je n'ai pas dans l'occasion à mesurer les intentions dernières. Ce n'est à la vérité pas d'une autre façon que celle-ci, pas tout à fait celle de l'enfant qui est censé faire tomber l'illusion universelle, mais plutôt celle d'Alphonse Allais faisant attrouper les passants pour les alerter d'une voix sonore, leur disant : « Oh ! Scandale ! Regardez cette femme, sous sa robe elle est nue ! »

25 Novembre 1959 :

« Et dans ce procès, dans ce progrès, ce qui pour nous au premier abord subsiste, se maintient, vient devant notre regard, c'est assurément le caractère problématique de ce que Freud pose sous le terme de réalité :

Est-ce qu'il s'agit de la réalité quotidienne, immédiate, sociale ?

Est-ce le conformisme aux catégories établies, aux usages reçus ?

Est-ce quelque chose d'autre ? Mais alors qu'est-ce ?

Est-ce la réalité découverte par la science, ou celle qui ne l'est point encore ?

Est-ce la réalité psychique ? »

09 Décembre 1959 :

« Et pour ne pas terminer sur quelque chose qui pourrait vous apparaître aussi optimiste, je mettrai en regard l'utilisation, le sens, le poids, l'identité de la Chose et du mot tel que nous pouvons le trouver dans un autre usage isolé, tout spécialement, du mot : avec ce *toi* que j'ai appelé « le *toi* d'apprivoisement », qui n'apprivoise rien, de vaine incantation, de vaine liaison, il y a quelque chose aussi qui peut nous arriver quand quelque ordre nous vient de l'au-delà de l'appareil où grouille ce qui, avec nous, a affaire à d *Ding* :[...] »

20 Janvier 1960 :

« Mais quand même aussi bien, puisque le bruit du monde et de la société nous apporte l'ombre agitée d'une certaine arme incroyable, d'une certaine arme absolue qui finit quand même par être maniée devant notre regard [1^{er} essai nucléaire français le 13 février 1960], qui, d'une façon, devient vraiment digne des muses, ne croyez pas tellement que ce soit immédiatement pour demain, puisque déjà, au temps de Leibniz, on pouvait croire, sous des formes moins précises, que la fin du monde était là. »

Leçon VII :

« Assurément, dès le premier abord, dès que nous faisons du regard (je souligne) le tour de ce que nous apporte la méditation freudienne, nous voyons bien que quelque chose dès l'abord résiste, qui est celui précisément par quoi j'ai commencé d'aborder avec vous cette année le problème de l'éthique de l'analyse ; et que s'il y a quelque chose d'abord dont Freud nous permet de mesurer le caractère résistant, le caractère paradoxal, l'aporie pratique, ce n'est pas du tout, dans l'ordre des difficultés, paradoxes de la jonction avec cette nature améliorée, ou cette amélioration naturelle... C'est quelque chose qui se présente tout de suite avec un caractère de méchanceté, de mauvaise incidence – c'est le sens du mot *méchant* – toute particulière. »

« C'est à partir de cette liaison de la libido à ce *Netz*, à cette *Flüssigkeit*, à cette *Verschiebbarkeit* des signes comme tels, que nous partons. C'est là, d'ailleurs, que nous sommes toujours ramenés, chaque fois que nous pouvons lire Freud d'un œil (je souligne) attentif.

À quoi ceci nous a-t-il menés ? »

L'allégation au regard comme objet au champ de l'Autre est la conséquence d'une reprise de la phase du miroir. L'objet scopique plus que tout autre objet pulsionnel a une relation étroite avec le narcissisme et donc le stade du miroir. Je me réfère aux *Écrits* le chapitre intitulé « De nos antécédents » où Lacan révisé le stade du miroir depuis son exposition en 1932 à 1960 il y a eu des trouvailles et il revient sur des écrits anciens (p.69-70).

1 – La première présentation du stade du miroir renvoie à un imaginaire pur, où le visuel est prépondérant ; c'est par le visuel que l'enfant constitue son Moi à partir de l'image corporelle de l'autre en tant qu'appréhendé en sa totalité. C'est un imaginaire corporel selon une géométrie du Moi et de son image spéculaire qui instaure une maîtrise, une unité, c'est une géométrie euclidienne. Avant 1953.

2 – Après 1953, à l'aliénation inaugurale par laquelle l'image du corps propre est à l'image de l'autre, s'ajoute une seconde, celle-là d'ordre symbolique, qui situe l'inconscient comme discours de l'Autre. Trou dans l'imaginaire.

L'introduction du regard comme objet petit *a* au champ de l'Autre va avoir inévitablement une conséquence de poids : la modification de la présentation de la phase du miroir L'objet scopique plus que tout autre objet pulsionnel a une relation étroite avec le narcissisme et donc la phase du miroir. Cette modification s'écrit en 1966 avec la publication des *Écrits*.

Cet assemblage de communications juxtaposées chronologiquement est alors parsemé de cinq préfaces sous les titres suivants :

Ouverture de ce recueil :

De nos antécédents

Du sujet enfin en question

D'un dessein

D'un syllabaire après-coup.

Lacan opère là une mise en perspective de son frayage et de ses trouvailles : il s'explique sur le retard pris à telle avancée ; il se justifie par des raisons pédagogiques d'exposition à un auditoire un peu sourd de la feuille. Plus encore, dans l'après-coup, il projette une lumière nouvelle sur des écrits anciens : c'est ainsi que *De nos antécédents* donne une présentation toute différente de la phase du miroir, qui tient compte du long chemin parcouru depuis son invention. Cette mise en perspective permet de distinguer trois étapes du « miroir » : avant 1953, après 1956, après 1966 (date des *Écrits*).

3 – À partir de 1960, ce qui se confirme en 1966 avec la publication des *Écrits*, dans *De nos antécédents*, le stade du miroir nouvelle version est une rupture avec la première présentation du miroir qui, renvoyée à une cause biologique, à la nécessité pour l'*infans* d'anticiper son insuffisance présente par l'image de l'autre (matrice de l'image spéculaire). Le biologique est la cause d'un retard de la coordination nerveuse liée à la prématurité de la naissance. Cette cause justifiée la jubilation d'anticiper imaginativement sa résolution. La nouvelle écriture du stade du miroir rompt avec cette dernière version : le manque causal n'est pas de déréliction physique (solitude morale, en particulier par rapport à Dieu, au moment de solitude morale.) Il (Jésus) a subi le délaissement de son père, l'abandon de Dieu, la sécheresse et le désert des dérélictions absolues : cette croix sur la croix, cette mort dans la mort [Augustin, t. 2, 1933, p. 474.] C'est comme si on disait que chez l'animal il y a une harmonie entre l'*Innenwelt* et l'*Umwelt*, et l'imaginaire est le même chez l'enfant, c'est comme si chez l'enfant par le truchement de l'imaginaire il se passe quelque chose du même ordre ; en plus cela suppose comme une harmonie dans l'autre ou chez l'autre et que son image vue, son image perçue permet que l'enfant anticipe cette harmonie. Donc, la jubilation ne vient pas de la résolution d'un manque organique et moteur, ça se passe ailleurs : « Ce qui se manipule dans le triomphe de l'assomption de l'image du corps au miroir, c'est cet objet le plus évanouissant à n'y apparaître qu'en marge : l'échange des regards, manifeste à ce que l'enfant se retourne vers celui qui de quelque façon l'assiste, fut-ce seulement de ce qu'il assiste à son jeu [*Écrits* p 70, *Les Problèmes cruciaux* , leçon du 3 février 1965]. L'accent n'est plus seulement sur l'enfant en tant que voyant, mais de se savoir l'objet du regard de l'Autre. Donc, la jubilation survient du croisement des regards qui vient couvrir le manque phallique. Ce croisement révèle le regard comme objet de la pulsion scopique : puisqu'il n'atteint que l'objet le plus évanescant qui soit. Il y a schizisme entre l'œil organe de la vision, et le regard : dans le champ de l'Autre, là où le sujet se voit vu comme aimable n'est pas le point d'où il se regarde.

L'objet est-il ou non le réel ? Il a déjà amorcé une réponse à cette question dans *La relation d'objet* : la dialectique d'une analyse tourne autour d'un objet majeur, le phallus, qu'il ne faut pas confondre avec le pénis. C'est de leur distinction qu'il s'agissait au fond, dans le débat qui a occupé la communauté psychanalytique dans les années 1920-1930 au sujet de la notion de phallicisme et qui est reprise dans une référence à la relation génitale posée comme idéale dans un ouvrage collectif de 1956 intitulé *La psychanalyse d'aujourd'hui*. [Il s'agit de ce livre paru en deux tomes en 1956 et intitulé *La psychanalyse d'aujourd'hui*]. La notion de phallicisme en soi implique le dégagement de la catégorie de l'imaginaire (leçon V, p.35). La question ! Est-ce qu'il s'agit du même imaginaire que celui qui est en jeu dans la relation avec le semblable, l'imaginaire spéculaire ? Plus tard *L'identification*, c'est un autre imaginaire, un imaginaire non lié au narcissisme et au Moi.

Pour conclure cette première partie : 1 – Loin de constituer ou de restituer l'*imago*, l'analyse produit une « dépersonnalisation », (*Écrits* p.680 et *Les Écrits techniques de Freud*, page 258], qui est signe non d'une aporie qui instaure une limite à dépasser, mais d'un franchissement de celle-ci (n'en déplaisent, à l'époque, aux défenseurs du personnalisme et du respect de la personnalité totale).

2 – Loin d'être seulement imaginaire [*Écrits* p.107], projection sur ce miroir vide qu'est l'analyste en son moi, le transfert est symbolique, en tant qu'il est inscription en un autre lieu, ce lieu étant celui de la parole : dès qu'un sujet parle à un autre, il fait exister l'Autre (avec un grand A) :

« chaque fois qu'un homme parle à un autre d'une façon authentique et pleine, il y a au sens propre transfert, transfert symbolique » (*Les Écrits techniques de Freud*, leçon du 17 mars 1954].

Cela pose la question de ce que c'est que l'inconscient, qu'est-ce donc que l'inconscient ? Aussi, s'il n'y a pas complétude de l'image, y en a-t-il par contre dans le symbolique ? L'analyse est-elle totalisation de l'histoire du sujet dans *l'Evai*, *Evai̇ Παντα* d'Héraclite cher à Heidegger ? Cela annonce le séminaire sur le transfert.

La notion de Chose est explicite dans la lecture de *L'Entwurf* en soulignant l'opposition entre le principe de plaisir et le principe de réalité, où il signifie que cette opposition n'est pas fondée ce qu'il avait amorcé déjà dans les premières leçons de *La relation d'objet*. Le principe de réalité n'est qu'une modification du principe de plaisir et cette modification vise à en assurer la réussite. Cela renvoie au fantasme, mais bon, juste pour dire que le principe de plaisir dans son rapport au principe de réalité a conduit Freud à aborder un au-delà. La Chose a un rapport étroit avec cet au-delà. La Chose se trouve au centre de nos tendances qui incitent à cette quête d'un objet foncièrement perdu. Dans le droit fil du séminaire précédent, *Le désir et son interprétation*, où il précise que de considérer le désir comme *Wunsch*, comme fantasme, conduit à l'affirmation « je suis ce que je ne suis pas » et « je ne suis pas ce que je suis », comme dans le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient « je ne suis pas Hirsch Hyacinthe, le vendeur de loterie, je suis Salomon de Rothschild. » Le fantasme où se réalise le désir est sous-tendu par un désir de « jeter le masque ». Ce désir de jeter le masque pointe vers un devoir particulier : « Là où c'était, je dois advenir. » Ce devoir est-ce qu'il est en rapport avec les impératifs du surmoi ? Ce qui pose les origines du surmoi.

Il faut rendre compte de ce franchissement de l'au-delà du principe de plaisir-déplaisir par la prise en considération du désir humain-inhumain. Freud dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* le décrit ainsi, c'est la première rencontre de l'enfant avec le prochain : *Nebenmensch*, par exemple la mère. Le prochain instaure une *Spaltung*, un clivage entre la chose, *das Ding* et ce qui m'apparaît comme mon semblable, à l'image de moi (ce n'est pas le sujet), c'est au paragraphe XVII de la première partie, l'enfant perçoit le *Nebenmensch*, je cite :

« La curiosité s'explique ainsi : un tel objet est simultanément le premier objet de satisfaction, puis ultérieurement le premier objet hostile, de toute façon comme l'unique puissance qui secourt. C'est auprès du prochain que l'homme apprend à (re) connaître. Alors, les complexes de perception qui viennent de ce prochain, par exemple dans le domaine visuel ses traits, seront en partie nouveaux et incomparables ; mais d'autres perceptions visuelles, par exemple celles de ses mouvements de main, coïncideront dans le sujet avec le souvenir, de ses propres impressions visuelles, tout à fait semblables, provenant de son propre corps, et avec lesquelles se trouvent en association les souvenirs de mouvements vécus par lui-même. Et d'autres perceptions de l'objet, par exemple lorsqu'il crie, réveilleront le souvenir de son propre cri et, du même coup, des événements de douleur qui lui sont propres. »

Et Freud de conclure : « Ainsi, le « complexe du prochain » se sépare en deux éléments, dont

l'un en impose par une structure constante, retient rassemblé en soi comme chose (*als ding*), tandis que l'autre élément peut être compris par un travail de souvenir, c'est-à-dire peut être ramené à une information venant du corps propre. »

Au-delà de ce « peut être compris par un travail de souvenir », il y a *das Ding* : vide impénétrable, vacuole non contournable. Une division chez le prochain qui forge la division du sujet. Ce qui est fondamental, cette chose primordiale qui revient par un souvenir, c'est un étranger à la fois extérieur et intérieur.

Ce qui est abordé c'est la question du rapport entre la Chose et la représentation. L'abord par la notion de la Chose est une critique textuelle de Freud « dans son attachement au signifiant [semble] prendre quelquefois une tournure [talmudique.] » (leçon du 16 décembre 1959 p. 106.) Freud nous conduit « à distinguer, donc, ce qui est de l'articulation effective d'un discours et une gravitation des *Vorstellungen* sous la forme des *Vorstellungsrepräsentanz* [...] » (représentant de la représentation) qui en font des éléments associatifs. *Das Ding*, c'est autre chose – c'est une « fonction primordiale qui se situe au niveau initial d'instauration de la gravitation des *Vorstellungen* inconscientes [...] » (p.113). C'est à partir de *das Ding* que cette gravitation prend son élan. Lacan est explicite : « Au niveau des *Vorstellungen*, « la Chose, [je ne dirai pas, *ne soit rien,*] mais que littéralement [*elle ne soit*] pas [qu']elle se distingue comme absente, [comme] étrangère » (p. 115). Cette une affinité entre la constitution de la mère comme objet interdit (ce qu'il a amorcé dans *La relation d'objet*), et la Chose en tant que manque d'où le mouvement des représentations prend son élan. La découverte de Freud c'est que la Loi fondamentale, celle par où commence la culture en tant qu'elle s'oppose à la nature, est la loi de l'interdiction de l'inceste.

« Ce que nous trouvons dans la loi de l'inceste se situe comme tel au niveau du rapport inconscient avec *das Ding*, la Chose. Le désir pour la mère ne saurait être satisfait parce qu'il est la fin, le terme, l'abolition de tout le monde de la demande, qui est celui qui structure le plus profondément l'inconscient de l'homme. C'est dans la mesure même où la fonction du principe de plaisir est de faire que l'homme cherche toujours ce qu'il doit trouver, mais ce qu'il ne saurait atteindre, c'est là que gît l'essentiel, ce ressort, ce rapport qui s'appelle la loi de l'interdiction de l'inceste » (p.120.) C'est-à-dire que cette loi montre et démontre le retrait apodictique du Souverain Bien voire son abolition au-delà de tout bien. « Tel est le fondement, renversé chez Freud, de la loi morale » (p.125). C'est-à-dire, le Souverain Bien n'existe pas, et c'est parce qu'il n'existe pas qu'une jouissance rêvée voire une jouissance sans limite est possible. Jugement pour lequel on admet (comme modalité) l'affirmation ou la négation comme nécessité). L'homme cherche toujours ce qu'il doit trouver, mais ne saurait l'atteindre, si c'est ce qu'il cherche et c'est ce qu'il retrouve sans l'atteindre, c'est ce qui permet de conclure que le Réel c'est ce qui se retrouve à la même place. La science a commencé avec l'observation des étoiles. Et ce n'est pas un hasard, si la réflexion éthique arrive à son culmen chez Kant et Sade au moment où la science moderne remet en question ce retour des étoiles à la même place (p.124). Chez Sade, le droit à la jouissance peut se formuler en une loi de la nature. Chez Kant, la loi morale en tant qu'elle s'incarne dans les Dix Commandements qui sont des lois qui visent à affirmer l'interdiction de l'inceste, laquelle interdiction est la condition pour que subsiste la parole.

La religion, évoquer, faire mention de la religion c'est renvoyer à cette recherche doctrinale d'ordre théologique sur l'origine fondatrice du savoir : un Dieu trompeur ou digne de foi, à ne pas croire ou à croire. Un rapport se dessine ainsi entre la loi morale, toujours vivante au cœur de l'homme qui la violent chaque jour, au moins, concernant la femme de son prochain, et *das Ding*. Lacan va se référer au discours de saint Paul concernant les rapports de la loi au péché, *l'Épître aux Romains*, chapitre VII, paragraphe seulement il remplace péché par Chose.

Se remettre à un Dieu trompeur ou digne de foi c'est poser la question : que me veut l'Autre ?

Exiger une garantie absolue de mon mal ou de mon bien. Sur ce point crucial, Lacan est explicite, la psychanalyse a à trouver et à retrouver sans cesse sa propre limite, sous peine de devenir elle-même théologique – à bon entendre – : « Notre affaire, n'a rien de doctrinal. Nous n'avons à répondre d'aucune vérité dernière, spécialement ni pour ni contre aucune religion » (*Écrits* p 818). La difficulté d'une question qui se pose d'un concordisme ou d'un antithéisme entre la Bible et l'inconscient (ça se pose aussi, entre le Coran et l'inconscient) donc concordisme et antithéisme est ce qui prêterait à « confusion » dès le départ d'une supériorité attribuée au symbolique. Et à quoi ce savoir nous mène-t-il ? Lacan fait allusion à cette question. Et ce savoir où nous conduit-il ?

La référence implicite à un au-delà de l'objet pointe à l'horizon, cette confirmation, cet aboutissement à une nomination de ce « lieu » du nom d'une dimension : le réel. Si le savoir nous engage dans cette voie à un peu plus vers un au-delà de l'objet, c'est d'un au-delà de l'objet visé dans toute relation d'objet, à un peu plus de réel que la réalité qui elle est soutenue par le fantasme, ce qui nous conduit à dire que le savoir inconscient à quoi nous avons affaire est un savoir dans le réel et nulle part ailleurs. Le réel est ce qui situe la psychanalyse au regard de la science et non de la religion, en posant la limite du symbolique par le symbolique. Tout ce détour pour en arriver à cette difficulté soulevée dans la pratique et dans la théorie qui est que ce savoir inconscient est dysharmonique. Il est méchant. Dans méchant, il y a le préfixe « mé », l'adverbe mal. La mé-chéance, c'est tombé à côté, tombé au mauvais moment, au mauvais endroit, c'est l'inopportun. Le conte de Jean le Teigneux... C'est une méprise (*Vergreifen*), un savoir nous est livré en tant qu'il n'est pas sous prise conceptuelle. Je veux mon bien et je veux ton bien mais ça rate ! Ça ne marche pas comme je veux !

Concernant l'enseignement le 19 avril 1970 : « Ce qu'il me faut bien accentuer, c'est qu'à s'offrir à l'enseignement le discours psychanalytique amène le psychanalyste à la position du psychanalysant, c'est-à-dire à ne produire rien de maîtrisable, malgré l'apparence, sinon au titre de symptôme (*Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 399).

Le rapport du désir à la loi symbolique : *Le désir et son interprétation* : Si le névrosé en tant qu'homme entretient son insatisfaction, c'est que, enfant, il n'est pas parvenu à articuler son désir à la loi symbolique qui en autoriserait une certaine réalisation. La question est de savoir quelle est cette loi symbolique et quelles impasses peuvent en découler pour le désir du sujet. La sublimation telle qu'elle est présentée dans les dernières leçons de *La relation d'objet* à partir de la lecture de Freud : « c'est la possibilité de la pulsion sexuelle à remplacer un objet sexuel par un objet non sexuel (associé à des valeurs et idéaux sociaux) et à échanger le but sexuel initial contre un but autre, non sexuel, en préservant son intensité. Le rapport du désir à la sublimation implique la notion de Chose ce qui renvoie à l'opposition entre principe de plaisir et principe de réalité. » Dans les leçons précédentes Lacan nous dit que cette opposition n'est pas fondée, le principe de réalité n'est que la modification du principe de plaisir pour atteindre la réussite du principe du plaisir. Ce qui conduit Freud à supposer un au-delà. La notion de Chose est en rapport avec cet au-delà, c'est-à-dire la Chose se trouve au centre de nos tendances pour autant qu'elles se motivent de la quête d'un objet foncièrement perdu. Mettre l'accent sur les tendances ou sur l'objet c'est une question de conduite de la cure et donc implique le désir du psychanalyste. Il ne suffit pas de réduire la morbidité pour que la faute se volatilise, cela concerne la conduite de la cure, mettre l'accent sur les tendances c'est prendre en considération « l'attrait de la faute ». C'est-à-dire que la dimension morale ne s'enracine pas ailleurs que dans le désir.

Ce qui amène la question des origines du Surmoi. La genèse du Surmoi ne peut être réduite à la mythologie laïque de *Totem et Tabou*, au meurtre du père. L'origine du Surmoi ne peut être une psychogenèse ni une sociogenèse ; sinon cela revient à faire abstraction de l'articulation du rapport au signifiant à la loi du discours. La loi morale se produit à la frontière de la Chose, c'est que la Chose s'incarne dans les Dix Commandements qui expriment les lois destinées à

tenir le sujet à distance de toute réalisation de l'inceste, le désir pour la mère ne peut être satisfait parce qu'il est la fin, le terme, l'abolition de tout le monde de la demande, qui est celui qui structure profondément l'inconscient. Cette interdiction n'est autre chose que la condition nécessaire pour que subsiste la parole. Il y a un rapport entre la loi morale et *das Ding*. Pour le montrer c'est la référence au discours de saint Paul concernant les rapports de la loi au péché, *l'Épître aux Romains* où Lacan met Chose à la place de péché. Jusqu'à la leçon VII c'est une introduction avant de poser le rapport du désir du psychanalyste à la tragédie d'*Antigone* en passant par l'amour courtois. Il pose la question dans la leçon précédente : c'est une question de savoir que faire de ce dam qu'est la Chose comme béance au centre du désir, le dam est transformé en Dame, notre dame. Nous sommes en plein de la théorie de la sublimation qui consiste à mettre l'objet à la place de la Chose. En rapport avec la notion de Chose c'est que la distinction entre sens propre et sens figuré est sans fondement. Le signifiant n'a pas de sens propre. Le signifiant est comme le vase : création d'un vide qui laisse la perspective de le remplir. Où est ce qu'il faut aller pour le remplir ? Par les éléments imaginaires du fantasme, c'est-à-dire à ce qui se découpe du corps propre pour à la fois symboliser et matérialiser l'au-delà de l'objet. La Chose est alors le vase même : un vide fait avec un trou. Le vide est déterminatif dans toute sublimation. Tout art se caractérise par un certain mode d'organisation autour de ce vide. La religion est une façon d'éviter ce vide, de le respecter. Pour le discours scientifique et la philosophie, l'articulation du vide est en lien avec la paranoïa et son rapport à la réalité psychique – *Unglauben* (*Unglauben*, composé de – *un* – particule signifiant la négation ou le renversement en son contraire, et de *glauben* : infinitif fonctionnant comme substantif.) Le verbe *glauben* signifie : « croire ». Le substantif signifie donc le fait de croire. Il existe aussi le substantif *Glaube* : « foi, croyance ».

Concernant l'art, il y a refoulement de la Chose alors que dans la religion il y a déplacement, dans le discours de la science il y a forclusion dans la mesure que ce discours vise l'idéal du savoir absolu.

L'introduction de la notion de Chose est d'une certaine façon une critique textuelle de Freud, « dont l'attachement au signifiant semble prendre quelquefois une tournure [talmudique] » (leçon du 16 décembre 1959 p. 106 ; Freud ne mentionne pas cet objet. La *Vorstellung* chez Freud est abordée par l'angle d'une philosophie marquée par la théorie de la connaissance mais il lui attribue un caractère « celui d'un corps vide, d'un fantôme, d'un pâle incubé dans la relation au monde, d'une jouissance exténuée qui en fait à travers toute l'interrogation du philosophe le trait essentiel. Et en l'isolant dans cette fonction, Freud l'arrache à la tradition (même leçon). Freud parle de *Sachevorstellungen* mais non pas de *Dingvorstellungen*. *Sache* et *Wort* sont très proches, forment un couple d'opposition. *Das Ding* se situe ailleurs selon Lacan. C'est un objet qu'il s'agit de retrouver en tant qu'Autre Absolu du sujet, par nature étranger ; mais ce n'est pas lui qu'on retrouve, ce sont ses coordonnées de plaisir. Mais comment le même objet peut être à la fois manque et ce par quoi le sujet pense combler le manque de l'Autre (comme c'est sa fonction dans le fantasme). La réponse dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* – « c'est de son propre manque que le sujet se sert pour interpréter le manque dans l'Autre – non sans succomber à la confusion entre le désir de l'Autre et sa demande. Cet objet en tant qu'Autre absolu du sujet c'est l'objet *a*,[...] » ce qui pose un paradoxe en ce que l'objet *a* est un au-delà, un équivalent et même une transposition effectuée par Lacan du Souverain Bien, et tout ensemble une négativité logée au cœur même du sujet.

Le rapport entre la Chose et la représentation

Sans quelque chose qui hallucine l'objet en tant que système de référence, aucun monde de la perception n'arrive à s'ordonner de façon valable, à se constituer de façon humaine : « le monde de la perception nous est donné par Freud comme dépendant de cette hallucination

fondamentale sans laquelle il n'y aurait aucune attention disponible » (leçon IV). C'est à cette même place où vient ce qui hallucine la Chose, nous dit Lacan que vient s'organiser également quelque chose qui en est à la fois l'opposé, l'envers et l'identique, (à savoir) c'est-à-dire la réalité du commandement qui se substitue à cette réalité muette qu'est *das Ding*. C'est en ce lieu précis que se produit l'hallucination selon la tendance du désir et que se produit aussi, la défense où se situe l'essence de ce désir. La lecture de Freud nous amène à distinguer l'articulation effective d'un discours, d'une gravitation des *Vorstellungen* sous la forme des *Vorstellungsrepräsentanzen* – représentants de la représentation – qui en font des éléments associatifs. *Das Ding* « c'est autre chose – c'est une fonction primordiale, qui se situe au niveau initial d'instauration de la gravitation des *Vorstellungen* inconscientes » (leçon V). C'est-à-dire *das Ding* est ce à partir de quoi ladite gravitation prend son élan. Aussi au niveau des *Vorstellungen*, « la Chose non pas n'est rien, mais littéralement n'est pas – elle se distingue comme absente, étrangère » (leçon V). Lacan affirme une affinité entre la constitution de la mère comme objet interdit et la Chose en tant que manque d'où le mouvement des représentations. La lecture de Freud apporte la découverte, l'affirmation, c'est-à-dire démontre que la loi fondamentale, celle pour où commence la culture en tant qu'elle s'oppose à la nature, est la loi de l'interdiction de l'inceste. « Ce que nous trouvons dans la loi de l'inceste se situe comme tel au niveau du rapport inconscient avec *das Ding*, la Chose. C'est dans la mesure même où la fonction du principe de plaisir est de faire que l'homme cherche toujours ce qu'il doit trouver, mais ce qu'il ne pourrait atteindre (là est impliqué le savoir inconscient), c'est là que se situe l'essentiel, ce ressort, ce rapport qui s'appelle la loi de l'interdiction de l'inceste (leçon V). Autant dire que cette loi est ce par quoi se profile au-delà de tout bien le retrait apodictique, sinon l'abolition du Souverain Bien. « Tel est le fondement, renversé chez Freud, de la loi morale » (leçon V). Le souverain Bien n'existe pas, et sans doute est-ce à partir de ce retrait que s'engendre une jouissance rêvée. Mais si ce que l'homme cherche, c'est ce qu'il retrouve sans l'atteindre, c'est ce qui définit le réel comme ce qui se retrouve à la même place. La science a commencé avec l'observation des étoiles. Et ce n'est pas un hasard si la réflexion éthique arrive à son culmen – point le plus élevé d'une montagne, d'un massif – chez Kant et Sade au moment où la science moderne remet en question ce retour des étoiles à la même place.

Le rapport entre la jouissance et la loi

Le meurtre du père n'amène pas à la jouissance que sa présence est censée interdire, mais le meurtre du père renforce l'interdiction. Il y a là une faille dans le mythe freudien. Le mythe freudien n'explique pas ce que Lacan introduit comme la « faille interdictive », dans le sens de la persistance de l'interdiction après la suppression de l'obstacle. Par cette faille passe une visée qui n'est pas de plaisir, ni de bien – que cela soit le mien ou celui de l'autre – mais de jouissance. Lacan cite Freud, *Malaise dans la civilisation*, leçon XIV : « l'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. » Cette jouissance qui est un mal parce qu'elle implique le mal du prochain, fait reculer Freud devant le commandement chrétien. Il recule devant la méchanceté du prochain : « mais dès lors, elle habite aussi en moi-même. Et qu'est-ce qui plus proche que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose approcher ? Car, dès que j'en approche – c'est ce que nous dit Freud dans *Malaise dans la civilisation* – surgit cette insondable agressivité devant quoi je recule, que je retourne contre moi, et qui vient, à la place même de la Loi évanouie au sens d'oubliée ou de méconnue, donner son poids à ce qui m'empêche de franchir une certaine frontière à la limite de la Chose » (leçon XIV). La Chose se situe donc au-delà de la

faible interdictive où se produisent les freinages rétorsifs et où s'affirme son inaccessibilité en tant qu'objet de la jouissance.

Du côté de la pratique et théorique, la difficulté, entre autres, c'est que le savoir inconscient est dysharmonique. Il est méchant. Dans mé-chant, il y a le préfixe mé -, l'adverbe mal. La mé-chéance, c'est tomber à côté. *Vergreifen*, pour Freud, méprise : un savoir nous est livré en tant qu'il n'est pas sous prise conceptuelle. Je veux ton bien que je conçois, je veux mon bien que je conçois, et ça rate. Surprise de *l'une-bévue*, qui me réveille comme un coup de poing : serait-ce pour m'éveiller sur le désir de l'Autre, au-delà ou en deçà de son bien et du bien ?

La première voie est de refuser ce savoir dysharmonique qu'est l'inconscient. La deuxième voie est d'être la dupe de son inconscient, l'aimer assez fort, jusqu'au seuil où cet amour-là conduit : « La vraie amour débouche sur la haine ». Séminaire XX, Encore, 23 juin 1973 dernière leçon, dernière page.

Texte relu par Julien Maucade.

Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.